

portées contre la propriété, s'adressent, comme nous l'avons dit, à l'usage qui en est fait, et non au principe. La propriété, a-t-on dit, partage la société en deux classes : les rentiers et les prolétaires, les uns travaillant pour vivre, les autres vivant sans travailler, les uns condamnés à une existence toute de privations, les autres ne connaissant que les plaisirs. D'abord, le reproche est mal fondé ; car il semble supposer que le travail manuel est le seul travail à la fois utile et pénible ; ce qui est une grande erreur, puisque l'âme peut aussi déployer une grande activité. Or, cette activité intellectuelle au-delà de certaines limites, n'a-t-elle pas ses fatigues et ses dangers ? Le travail des champs use-t-il plus d'hommes que le travail du savant plongé pendant des journées entières dans les observations les plus minutieuses, les calculs les plus compliqués et la lecture d'énormes in-folios. Quant à la division impie que la propriété établit parmi les hommes aux dépens de l'égalité naturelle, est-elle donc aussi tranchée qu'on veut bien le dire ? Constitue-t-elle réellement des maîtres et des esclaves ? N'y a-t-il pas entre eux plutôt Diversité qu'Inégalité ? Voyez, en effet, où se trouve le bonheur, ce niveau auquel les hommes mesurent leur condition et qu'ils aspirent tous à atteindre. Est-il donc exclusivement attaché à la propriété du capital ? Et n'est-ce pas, au contraire, parmi le peuple le plus riche du monde que le *spleen* a pris naissance et a ensuite étendu ses ravages ? La richesse ne suffit pas au bonheur ; c'est là une vérité bien souvent répétée, mais par cela même plus solide ; car elle a reçu la consécration de tous les siècles. Tantôt c'est Horace chantant l'*aurea mediocritas* ; tantôt c'est Lafontaine traduisant, dans sa fable du *Savetier et du Financier*, le dicton populaire : *Contentement passe fortune*. Or, en fait de bon sens, quelles autorités peut-on mettre au-dessus de Lafontaine et d'Horace ? Il est vrai que, pour le bon sens, les écri-